

MC2:

Invisibles

Texte et mise en scène
Nasser Djemaï

PRODUCTION MC2

Dossier pédagogique

réalisé par
Sophie Demazeau

Photo : Philippe Delacroix



Du 22 novembre 2011
au 3 décembre 2012



↘ Aller + loin

Exposition

<La Résidence> photographies de Valérie Gaillard

<du 22 Nov au 21 décembre>

Informations supplémentaires en annexe page 31

Table ronde

Qui sont ces invisibles ?

<Le samedi 26 novembre de 14h à 18h30>

Programme détaillé en annexe page 32

Rencontre avec l'équipe artistique

<Le jeudi 1^{er} décembre à l'issue de la représentation>



Photo : Philippe Delacroix

I - Présentation

1 - Distribution	p.4
2 - Présentation de la pièce	
A - Résumé	p.5
B - Note d'intention	p.6
C - Note de mise en scène	p.7
D - Processus d'écriture	p.8

II - L'équipe artistique

1 - Biographies	p.9
2 - Compte-rendu de l'entretien de Nasser Djemaï avec le public	p.10

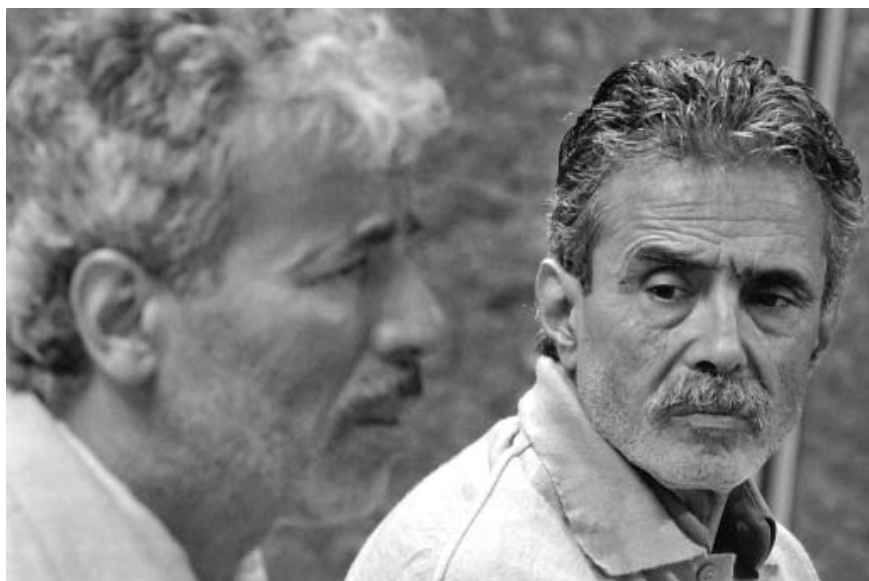


Photo : Philippe Delacroix

SOMMAIRE / PISTES ET PERSPECTIVES

I - Colonisation et décolonisation	p.12
II - Contexte historique et sociologique	
1 - Article de Sébastien Navarro paru dans CQFD, n° 90	p.13
2 - Dépêche ARP du 17 mars 2004	p.15
3 - Article de Sylvain Marcelli - septembre 2002	p.16
III- Le propos	p.17
IV - Les personnages	
1 - Martin Lorient	p.18
2 - Les Chibanis	p.19
V - Un théâtre inscrit dans un tradition	
1 - La transmission par la parole	p.20
2 - Le respect de la règle des trois unités	p.20
3 - Une filiation avec l'Antiquité	p.21
4 - Un espace clos et démultiplié	p.21
5 - Le thème de l'exil	p.22
VI - Repères bibliographiques	p.23
VII - Annexes	
1 - Article de presse - Le Monde 10.11.11 - La république des idées Refaire Société	p.24
«Attaquons-nous au sujet de société» Entretien Nasser Djemaï est auteur et metteur en scène	
2 - Biographie détaillées des comédiens	
A - Kader Kada	p.25
B - Azzedine Bouayad	p.26
C - David Arribe	p.27
D - Mostefa Stiti	p.28
E - Lounès Tazaïrt	p.29
F - Angelo Aybar	p.30
3 - Informations sur l'exposition «La Résidence»	p.31
4 - Programme détaillé de la Table ronde	p.31

I - Présentation

1 - Distribution

Invisibles

<MC2 : répétitions> du 24 octobre au 21 novembre 2011

<MC2 : création> du 22 novembre au 3 décembre 2011

<Texte et mise en scène> **Nasser Djemaï**

<Dramaturgie> **Natacha Diet**

<Assistante à la mise en scène> **Clotilde Sandri**

<Avec>

David Arribe, *Martin*

Angelo Aybar, *Majid*

Azzedine Bouayad, *El Hadj*

Kader Kada, *Shériff*

Mostefa Stiti, *Hamid*

Lounès Tazaïrt, *Driss*

Et la participation de **Chantal Mutel**, *Louise*

<Musiciens> **Alexandre Meyer** et **Frédéric Minière** <Scénographie> **Michel Gueldry**

<Lumière> **Renaud Lagier** <Création Vidéo> **Quentin Descourtis** <Costumes>

Marion Mercier <Régie générale> **François Dupont** <Maquillage> **Sylvie Giudicelli**

<Stagiaire Costumes> **Olivia Ledoux**

<Production déléguée> MC2: Grenoble

<Coproduction> MC2: Grenoble ; Maison de la Culture de Bourges ; Le Granit - Scène nationale de Belfort ; Repères - Groupe de Création Artistique ; Théâtre Liberté - Toulon ; Théâtre Vidy-Lausanne; Le domaine d'Ô (domaine départemental d'art et de culture, Hérault) - accueil en résidence

<Recueil de la parole en collaboration avec> L'association Fraternité - Teisseire (Grenoble) et le Foyer Adoma de Grenoble, D'cap (Echirolles)

<Accueil résidence d'écriture> Le Sémaphore à Cébazat

<Avec le soutien du> CENTQUATRE

La Cie Repères - groupe de création artistique est subventionnée par la Drac Rhône Alpes, la Région Rhône Alpes, le Conseil Général de l'Isère et la Ville de Grenoble.

Le texte *Invisibles, la tragédie des chibanis* a reçu l'Aide à la création du Centre national du Théâtre, le soutien de la SACD à l'auteur, l'association Beaumarchais. Il est publié aux Editions

Actes Sud-Papiers. Ce projet a bénéficié du dispositif SACD et SYNDEAC

France Culture aime et soutient le spectacle vivant, la création et la MC2 : Scène nationale de Grenoble

2 - Présentation de la pièce

A - Résumé de l'histoire

C'est l'histoire de Martin Lorient, 35 ans, agent immobilier, qui se retrouve un jour confronté à plusieurs difficultés : le dentiste lui a arraché des dents et il souffre le martyr, il se fait agresser par « trois types » à la sortie du métro et, enfin et surtout, sa mère meurt à l'hôpital d'un cancer en lui léguant un coffret et quelques mots murmurés à l'oreille de l'infirmière de garde : « Mon fils, il faut qu'il sache... il faut qu'il retrouve son père ... El Hadj... Docteur Raphaël... ».

Muni de ces quelques indices dont il pressent qu'ils sont les clés de son passé, Martin enquête et se retrouve dans un foyer Adoma où vivent de vieux travailleurs immigrés d'origine algérienne et qui semblent le connaître, finalement.

El Hadj est muet et immobile dans sa chambre, mourant, veillé par ses vieux camarades : Driss, Hamid, Majid et Shériff. Pour le maintenir en vie, ils s'occupent de lui et lui parlent tour à tour. Ils hébergent aussi Martin, constamment au bord du malaise ou même malade, et celui-ci découvrira peu à peu la vérité sur ses origines. Il parviendra, à force de patience, à nouer un lien avec ces vieux messieurs qui le révéleront peu à peu à lui-même.

C'est donc un récit initiatique, une découverte de soi, celle de Martin, mais aussi une découverte des autres, celle du spectateur qui va apprendre à connaître ces « Chibanis », laissés pour compte de la société industrielle française.



Photo : Philippe Delacroix

B - Note d'intention

Parfois on en croise un dans la rue et subitement on le voit. On le voit parce qu'il est arrêté avec une attention particulière, au milieu des passants pressés, il regarde. Concentré, immobile, silencieux, il regarde pendant des heures, le travail des grutiers, des manœuvres qui s'agitent, casques sur la tête. Puis il s'éloigne à petits pas, il est vieux, il a mal à la jambe, on se demande où il va...

Parfois on en voit un autre dans un café. Il est seul. Il a une consommation devant lui mais il ne boit pas. Son corps, son allure, sa façon de se tenir très droit, d'être endimanché, raconte une histoire qu'on aimerait bien entendre. Mais il ne parle pas. Visiblement il n'attend personne. Aucune femme ne le rejoint, aucun camarade pour jouer aux dominos, aux cartes, ou boire un coup avec lui.

Qui sont-ils ? Des travailleurs immigrés, écartelés entre les deux rives de la Méditerranée, qui ont vieilli ici, en France. Ils sont restés seuls, pour des raisons diverses. Ils ne sont pas rentrés au pays. La France est devenue leur pays, ils y ont apporté leurs rêves, mais ils sont devenus des fantômes. Ils ont asphalté les routes, construit les HLM, sorti des quantités de pièces détachées des chaînes et des machines-outils. Ils n'ont pas ménagé leur peine, ils ont bien contribué à ces « trente glorieuses », ces années de reconstruction accélérée de l'économie.

Mais dans l'inconscient collectif ces travailleurs étrangers sont immortels, parce que continuellement interchangeables. Ils ne sont pas nés, ils ne sont pas élevés, ils ne vieillissent pas, ils ne se fatiguent pas, ils ne rêvent pas, ils ne meurent pas, ils ont une fonction unique : TRAVAILLER.

Aujourd'hui la bataille économique s'est déplacée sur d'autres terrains. Jetés par dessus bord, en même temps que la classe ouvrière et la lutte qui allait avec. Leur pouvoir d'achat étant nul, ils sont devenus invisibles. Doublement reniés, en tant qu'ouvriers et en tant qu'immigrés, ils n'osent parler de leurs métiers avec fierté. Les fonderies, les chaînes, les mines, ils les ont pourtant nourries de leur vie. Dans la mythologie, le royaume d'Hadès (épithète signifiant « l'invisible »), celui qui arrivait à entrer dans le royaume des morts, pouvait observer, interroger les ancêtres, et revenir dans le monde des vivants, fort de cette sagesse, à une condition : celle de ne pas s'asseoir sur « la chaise d'oubli ».

Nasser Djemaï

C - Note de mise en scène

Le thème est tellement immense qu'il pourrait englober tout le propos dans une série de clichés. Le danger serait de se retrouver avec une myriade de témoignages très beaux et très touchants, et c'est justement ce qu'il faut éviter. Alors comment rendre cette parole à la fois théâtrale et poétique ? Comment dépasser le traitement cinématographique pourtant si puissant ? Enfin comment donner corps à ces invisibles de manière évidente et sans artifices ?

D'abord il n'y a pas de leçon à donner, le spectateur est assez outillé pour voir, entendre et deviner les choses. Donc le travail sera surtout axé sur une mise en place de situations, dans un univers bien défini où le jeu des acteurs aura une importance centrale. C'est dans cette configuration et dans un travail d'interactions très minutieux entre les interprètes que les situations offriront ces petites étincelles si précieuses au théâtre. Ce qui importe, c'est de voir vivre en direct ces chibanis, les voir se débrouiller avec leur quotidien, leurs petites habitudes, leurs manies, leurs phobies et tous ces réflexes conditionnés qui en disent tellement sur leur parcours.

Ensuite et plus en profondeur, il y a des fantômes, des voix qui rôdent autour.

Qui sont ils ? Que veulent ils ? Peut-être des frères, des mères, des ancêtres, des amours, des ennemis... Toutes ces voix sont là et demandent à être écoutées. Elles veulent elles aussi raconter des histoires, chanter une berceuse, parler la langue des ancêtres, et rappeler qu'il existe un passé puissant qui conditionne le présent et dessine l'avenir...

Cette dimension céleste sera importante pour illustrer toute la verticalité, le lyrisme du propos. Elle contribuera à insuffler une forte dose de vertige qui viendra contredire le côté terre-à-terre, le pragmatisme des personnages et participera à l'épaisseur du récit. C'est dans ce va-et-vient et à la dialectique de ces deux dimensions que la mise en scène viendra trouver sa place.

Nasser Djemaï

Photo : Philippe Delacroix



D - Processus d'écriture

- Une première étape : recueil de la parole

Pour cela un travail vidéo, audio et de photographie va être effectué dans des foyers, des cafés sociaux, près des mosquées, devant les montées d'immeubles. Cette étape très délicate, va demander du temps, un temps nécessaire et incompressible. L'idée est de se rapprocher le plus possible de ses hommes qui ne parlent pas beaucoup ou très peu.

Gagner un peu la confiance de ces chibanis et recueillir des expériences, des histoires, des souvenirs d'enfances etc... Creuser lentement pour atteindre peut être des pépites d'or, des petites graines de vérités qui font tellement de bien aux oreilles.

Se servir également des recherches sociologiques, des thèses, des ouvrages et documentaires vidéo et audio qui parlent très bien de ces hommes.

Enfin rencontrer les médiateurs d'associations, les assistantes sociales et les personnes qui accompagnent cette population fragile au quotidien.

J'en ai parlé à des amis d'enfance et certains m'ont dit en éclatant de rire : « Tu veux faire parler nos pères Bonne chance !!!... » Oui j'ai envie de faire parler nos pères, les faire parler même un tout petit peu. Questionner cet héritage silencieux, lui donner la parole pour ne pas oublier.

- La seconde étape : dramaturgie

Ecouter ces témoignages, travailler sur la trame d'une histoire prédéfinie, repérer les thèmes récurrents, définir des personnages et leur univers. Début de l'écriture.

- La troisième étape : test avec les acteurs

Vérifier la solidité de certaines scènes avec les acteurs. Ils seront cinq pour tester des passages déjà écrit. Utiliser l'outil d'improvisation pour décoincer certains passages. Faire également confiance aux propositions des acteurs pour nourrir l'histoire. L'idée est d'observer les problèmes rencontrés avant la finalisation de l'écriture. Ces acteurs seront professionnels, âgés et d'origine maghrébine.

- Quatrième étape : finalisation de l'écriture

Cette phase est un aller-retour entre le travail à la table et la scène. Très souvent des idées fonctionnent à la lecture, et coincent complètement sur le plateau.

Le texte trouvera toute sa précision au fur et à mesure des répétitions.

II - L'équipe artistique

1 - Biographie

Nasser Djemaï

Après des études techniques, Nasser Djemaï travaille dans l'industrie papetière et suit des cours de théâtre en parallèle. A 23 ans, il décide d'entreprendre une formation professionnelle d'acteur. Après l'obtention du concours, il entre à l'Ecole nationale supérieure de la Comédie de Saint-Etienne en 1995 et travaille sous la direction d'une vingtaine de formateurs comme Mario Gonzales, René Loyon, Emilie Valentin ou Alain Marcel. Il part ensuite en Grande-Bretagne à la Birmingham School of Speech and Drama où il est choisi pour représenter l'école à un festival du Théâtre national de Londres et remporte le premier prix. Il est alors repéré par un agent artistique et tourne un téléfilm dans lequel il interprète le rôle principal. Il s'inscrit également à la British Academy Of Dramatic Combat où il pratique l'escrime et plusieurs sports de combat et obtient une maîtrise avec les félicitations du jury. En 1999, il s'installe à Londres et décroche un rôle au théâtre Almeida dans une pièce d'Ostrovski, *The Storm*. Dès son retour à Paris, il se perfectionne auprès de metteurs en scène comme Joël Jouanneau, Philippe Adrien, Robert Cantarella, Alain Françon. Il travaille avec la compagnie René Loyon dans une tournée des «*Femmes savantes*» de Molière. Engagé au Centre dramatique national de Dijon en 2001, il joue notamment dans *Algérie 54-62* au théâtre national de La Colline et en tournée. En 2003, il décide de mettre en scène ses textes et écrit sa première pièce, *Une étoile pour Noël*, qui reçoit le prix Sony-Labou-Tansi 2007. Comédien et dramaturge, Nasser Djemaï est sans aucun doute l'un des nouveaux talents de la nouvelle génération.

Kader Kada

Comédien de théâtre diplômé en 1974 de l'INADC (Algérie), il a beaucoup travaillé pour le cinéma et le télévision depuis les années 80.

Mostefa Stiti

Comédien au théâtre et au cinéma depuis 1977, il est également connu pour ses doublages.

Azzedine Bouayad

Comédien de théâtre depuis les années 70, il signe sa première mise en scène en 1982, travaille pour le cinéma et la télévision depuis cette année-là. Il est co-fondateur et directeur artistique du Théâtre de la Danse Martine Hamel.

Lounès Tazaïrt

Comédien de théâtre, de cinéma et de télévision depuis 1984, il écrit son premier one man show en 1994 «*Les salades à Malek*».

David Arribe

Comédien de la promotion 1995-1997 de l'ENSATT, il travaille depuis pour le théâtre et le cinéma. Il est également auteur de pièces de théâtre «*Todas a una*» et «*Amaya prénom : Carmen*».

RETROUVEZ LES BIOGRAPHIES DETAILLEES DES COMEDIENS EN PAGE ANNEXE

2 - Compte rendu de l'entretien de Nasser Djemaï avec le public, le 18 octobre 2011, à la bibliothèque du Centre Ville, Grenoble

.....

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR FRANÇOISE ARNAUD, BIBLIOTHÉCAIRE

Question : Pour *Invisibles*, vous n'êtes pas sur scène, s'agit-il d'un virage dans votre carrière ?

Nasser Djemaï : Pendant six ans, j'ai joué seul en scène pour mes deux premiers spectacles. J'ai décidé cette fois de laisser la place aux autres ; c'est un cap en tant qu'auteur d'écrire pour les autres.

Q : Dans votre nouvelle pièce, on se rend compte qu'il y a une mise en scène du langage de votre père. S'agit-il d'une reconnaissance de votre filiation ainsi que d'une volonté de rendre le théâtre populaire et accessible à tous, comme le souhaitaient Jean Vilar et Jean Dasté auxquels vous faites allusion dans le documentaire ? Qui sont les Chibanis ?

N. D. : Les Chibanis sont mes ancêtres. Je rends hommage à ces hommes qui ont quitté leur terre natale pour vivre mieux ailleurs, dans des conditions souvent terribles. C'est mon héritage, mais j'admire également la dignité de ces hommes, de leur parcours. Ma pièce répond à un réel besoin de leur rendre hommage. En outre, ce parcours est resté peu connu, d'où le titre de la pièce : *Invisibles*. C'est donc bien une affaire de filiation, mais il est vrai que je souhaite également voir venir au théâtre des gens comme mes parents, qui ne sont pas habitués à ce genre de spectacle. Le langage théâtral doit donc leur être accessible, sans tomber dans la facilité.

Q : Que recouvre le terme Chibanis ?

N. D. : Le mot chibani en arabe veut dire « vieux », il peut donc concerner tout le monde. Le parti pris de la pièce est de parler des hommes qui n'ont pas pu faire venir leur famille : ce sont donc des hommes isolés et pauvres. Parler des hommes qui ont fait venir leur famille aurait été trop compliqué car il aurait fallu parler des femmes, des enfants et des petits-enfants ; c'est donc un autre sujet.

Q : Comment traiter de manière souriante ce sujet grave ?

N. D. : Il fallait traiter ces hommes sans misérabilisme : ils ne se plaignent jamais de toute façon. En outre, ils ont un humour fou qui leur permet de voir leur vie sous un aspect à la fois dérisoire et amusant. La pièce n'est pas un témoignage ni un documentaire, c'est avant tout une pièce de théâtre.

Q : Comment écrire puisque le jeu ne précède pas l'écriture, comme pour vos autres pièces ?

N. D. : J'ai joué certaines scènes au préalable, mais il s'est agi d'un vrai travail d'écriture. Maintenant que les acteurs répètent la pièce, l'écriture s'est arrêtée, elle ne continue pas avec les acteurs.

Q : Qui sont les comédiens ?

N. D. : Ce sont des acteurs professionnels, qui ont entre 35 et 65 ans, et parlant arabe. Il a donc fallu faire un casting qui a duré un an. Les trouver n'a pas été facile car tous ces acteurs travaillent soit pour le cinéma, soit pour la télévision, ils sont donc très occupés.

Q : Quel est l'objectif de la pièce ? Sera-t-il possible d'amener les Chibanis voir le spectacle ?

N. D. : Il y a d'abord une histoire, on suit le personnage de Martin Lorient. Il fallait justifier l'emploi du français, c'est ce personnage qui le permet. L'histoire est axée sur la relation père-fils. Il s'agit d'un garçon qui n'a jamais vécu avec son père et qui se retrouve face à des pères qui n'ont jamais vécu avec leurs enfants. Les Chibanis de Grenoble pourront venir car nous sommes en contact avec les foyers Adoma et des places ont été bloquées pour eux. Ceci dit, voudront-ils voir le spectacle ? Après tout, il leur parle d'eux et ça ne sera donc pas nécessairement intéressant pour eux. Il faut surtout s'attacher à la singularité de ces personnes : cette pièce parle aussi du vieillissement, de l'isolement, de l'absence. Elle montre le paradoxe qui se pose à ces hommes dans leur relation avec la terre d'adoption et avec la terre d'origine. La terre d'origine a les couleurs d'une carte postale des années 70.



Photo : Philippe Delacroix

I-Colonisation et décolonisation

Le présent dossier ne fera pas le point historique des relations entre la France et l'Algérie depuis la guerre d'indépendance algérienne jusqu'à nos jours. Cependant certains passages de la pièce, en particulier dans les récits des Chibanis, peuvent permettre d'aborder le sujet d'une manière assez concrète.

La colonisation : Driss, Shériff ; [tableau XV](#) ; Hamid ; [tableau XXI](#).

La guerre d'indépendance : Majid, [tableau XVII](#).

La situation des travailleurs immigrés : Driss, [tableau V](#) ; Schériff, [tableau X](#) ; Driss, [tableau XVI](#) ; Hamid, Driss, [tableau XIX](#) ; Driss, [tableau XX](#).

Pour plus d'éléments sur les relations France Algérie, se reporter aux repères bibliographiques pages : 25, 26, 27, 28, 29, 30

II - Contexte historique et sociologique, évoqué par la presse

Les Chibanis (cheveux blanc) sont ces travailleurs immigrés venus d'Algérie, du Maroc ou de Tunisie, dans les années 60 jusqu'aux années 70, pour travailler sur les chantiers ou dans les usines françaises et pallier ainsi le manque de main d'œuvre. Ils ont vécu souvent dans des conditions extrêmement difficiles, seuls car dans l'impossibilité financière de faire venir leur famille, partagés entre le pays qui les accueillait si mal et leur pays d'origine. Ils ont vieilli et se retrouvent aujourd'hui dans des situations administratives et financières inextricables : sans logement correct, sans revenus fixes puisque leur retraite, quand elle est payée, est dérisoire, sans famille ou avec une famille lointaine et peu connue.

1 - Article de Sébastien Navarro paru dans CQFD, n° 90

Il n'y a pas que la canicule qui dézingue nos vieux. Les organismes sociaux aussi. Les Chibanis, ces « hommes aux cheveux blancs » venus jusqu'ici manier la truelle pendant les Trente Glorieuses, sont sommés de passer leur retraite miteuse loin du Maroc et des leurs. Sinon ?...

« Ça a commencé en décembre 2009... En rentrant du bled, j'ai trouvé une lettre de la CAF. Elle disait que, pendant mon absence, le contrôleur était passé, qu'il ne m'avait pas trouvé et que je devais rembourser 9 000 euros. Voilà comment elle nous traite, la France ! On a perdu notre vie pour construire ce pays et maintenant il ne nous reste rien ! » Un mélange de lassitude, d'amertume et de colère se lit sur le visage creusé de Mohamed [1]. Ce vieux Marocain est arrivé en France en 1965, laissant femme et enfants au pays. Ouvrier dans le bâtiment, il a écumé les chantiers à Pau, Saint-Étienne, Toulouse puis Perpignan. Déclaré, le travail ? « Des fois oui, des fois non. Y avait des patrons qui ne t'embauchaient que si tu acceptais de travailler au noir. » Une piaule en location, et de l'argent envoyé au bled régulièrement pour faire vivre les siens. Une affaire qui va durer 45 ans avec, en bout de course, une retraite qui ne pèse pas bien lourd. Qui finit même par ne plus rien peser du tout, quand les organismes sociaux décident de couper les allocs ! Le 7 avril dernier, le tribunal correctionnel de Perpignan a déclaré coupables trois Chibanis de fraude et fausse déclaration aux organismes sociaux. La douloureuse est salée : une amende de 1 000 euros assortie d'un remboursement des aides sociales (APL, minimum vieillesse, etc.) indûment perçues, aides dont le montant peut atteindre des milliers d'euros ! Pfff, une bricole, quand on sait que le revenu mensuel des Chibanis les plus fortunés atteint royalement les deux cents euros par mois... Petite explication : pour bénéficier des prestations sociales, il faut résider en France, et les séjours à l'étranger ne sont autorisés qu'en deçà d'une certaine durée – trois mois pour la CAF, six mois pour la Caisse d'assurance retraite et de la santé au travail (Carsat) [2]. De fait, chaque allocataire est tenu de déclarer aux caisses ses dates de départ et de retour. Une obligation réglementaire dont les Chibanis n'ont jamais été informés... Et comment l'auraient-ils été, la majorité d'entre eux parlant et lisant mal le français ? Hassan l'a mauvaise : « On pensait qu'arrivés à la retraite, on pourrait rentrer un peu plus chez nous, passer du temps avec la famille. On ne savait pas qu'on ne devait pas rester plus de tant de mois au bled. On n'est pas des escrocs ! »

Par le passé, il n'était pas rare que les agents de la CAF exigent les passeports des retraités marocains pour leur verser leurs allocations. En 2009, la Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité (la Halde) s'est prononcée contre ces pratiques jugées discriminatoires. Qu'importe, les caisses ont trouvé de nouveaux moyens pour connaître les dates précises des escapades chibaniques, notamment en nouant un partenariat efficace avec la police marocaine. « Lors du procès, les organismes sociaux ont fait valoir des documents de la police aux frontières françaises établis en concertation avec la police marocaine, explique à « CQFD » Me Chninif, avocat des Chibanis. Ces papiers, recensant les entrées et sorties du territoire marocain des prévenus, sont sans tampon ni signature, donc dénués de toute valeur juridique. Ce d'autant plus qu'il n'existe aucune convention entre le Maroc et la France permettant la production de tels documents. »

À Perpignan, plus de cent cinquante Chibanis seraient dans le collimateur des organismes sociaux. Certains ont été virés de leur logement, les proprios ne touchant plus d'APL. D'autres ont été mis en demeure par la Sécu de rembourser des médicaments alors qu'ils bénéficiaient de la CMU. Une véritable nasse administrative. Mohamed s'énerve : « Rien que pour envoyer une lettre à Montpellier, entre l'écrivain public, les photocopies et les timbres, il te faut vingt euros ! Tu fais comment quand tu ne touches plus que quinze euros de retraite par mois ? J'en connais une dizaine qui ont craqué, qui sont rentrés au Maroc. » Mais peut-être est-ce le but...

Pour Hortensia, membre du comité SOS Chibanis, les choses sont claires : « Nous sommes en contact avec d'autres collectifs mais c'est ici, à Perpignan, que les situations sont le plus dramatiques. Ces personnes n'ont même plus de quoi manger. Encore une fois, nous servons de laboratoire : les autorités frappent fort, et attendent de voir les réactions. Si leur stratégie passe, elles étendront le dispositif à toute la France. » Le 20 juin, les collectifs de soutien de Toulouse, Montpellier, Marseille et Perpignan se retrouvent devant la Carsat de Montpellier. Il y a urgence, Amine n'a pas revu sa légitime depuis un an et demi. Il conclut, dans un éclat de rire : « Faut faire vite maintenant, hein, parce que sinon nos femmes vont nous foutre dehors ! »

Sébastien Navarro, paru dans *CQFD*, n°90 (juin 2011), mis en ligne le 24 août 2011.

(1) Pour préserver leur anonymat, les prénoms des Chibanis ont été changés.

(2) Organisme qui verse, entre autres, l'allocation de solidarité aux personnes âgées. Depuis 2006, il faut résider en France pour la percevoir.

2 - Dépêche ARP du 17 mars 2004

Les travailleurs migrants âgés sont les grands oubliés de l'intégration, affirme le Haut conseil à l'Intégration (HCI) qui propose, dans un avis remis jeudi au Premier ministre, des mesures pour leur permettre de finir leur vie décemment, des deux côtés de la Méditerranée.

Les «chibanis» («anciens» en arabe), venus travailler dans le bâtiment et les travaux publics dans les années soixante, sont confrontés, une fois la retraite venue, à des difficultés particulières qui s'ajoutent au désarroi de devoir choisir entre la famille restée au pays et la vie communautaire qu'ils se sont créée en France.

Pour ne pas perdre l'allocation du minimum vieillesse, que la majorité reçoit à cause de la faiblesse de leurs retraites, beaucoup choisissent de ne pas retourner au pays, «occasionnant à la communauté nationale des frais d'hébergement importants», note le HCI.

La loi pose en effet une obligation de résidence en France pour bénéficier de cette allocation. Le HCI propose que cette durée soit fixée à six mois dans l'année, mais non continue.

Le logement est un autre obstacle aux allers-retours. Le fait de ne pas occuper un logement pendant plus de quatre mois entraîne en effet l'arrêt du versement de l'aide personnalisée au logement (APL), y compris dans les foyers. Le HCI demande d'assouplir cette règle ou de permettre par exemple un roulement des chambres dans les foyers.

Enfin, l'impossibilité, une fois rentrés au pays, de se faire soigner en France leur fait craindre de partir. La carte de séjour «retraité» destinée aux immigrés retournés au pays ne fait en effet bénéficier des prestations maladie qu'en cas de «soins immédiats».

Alors qu'ils consultent trois fois moins que les Français âgés, les vieux travailleurs maghrébins souffrent, dès 55 ans, de pathologies observées chez les Français de vingt ans plus âgés, selon le HCI. Elles sont liées aux conditions de travail sur les chantiers, au logement précaire, aux carences alimentaires, à des affections respiratoires, au diabète.

Le HCI demande qu'ils puissent garder leurs droits aux soins, certains de ses membres estimant même qu'ils devraient bénéficier de la Sécurité sociale pour des soins effectués dans leur pays.

Le Haut conseil s'adresse aussi aux maires pour qu'ils facilitent l'accès des chibanis aux aides à domicile. Trop souvent, ils ne connaissent pas leur existence, et le personnel, des femmes majoritairement, hésite à aller dans les foyers.

Environ 90 000 Maghrébins de plus de 65 ans vivaient en France en 1999 (et 53 300 Africains sub-sahariens). Le nombre de Marocains a triplé en dix ans, celui des Algériens plus que doublé.

Un grand nombre vit dans des foyers dont certains sont dans un état d'abandon jugé «alarmant» par le HCI, et «parfois livrés à des groupes fondamentalistes, voire de type mafieux».

Les autres sont «les premières victimes» des logements insalubres et marchands de sommeil.

3 - Article de Sylvain Marcelli - septembre 2002

Arrivés en France lors des Trente Glorieuses, les travailleurs immigrés, essentiellement des Maghrebins, ont toujours pensé revenir chez eux, « au bled ». La retraite venue, ils s'aperçoivent qu'il n'est pas si facile de repartir. Une association, Ayyem Zamen (qui signifie en arabe Le Temps Jadis), s'adresse à ces hommes écartelés entre les deux rives de la Méditerranée.

Leur pays, c'est ici mais c'est aussi là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée. Les migrants du Maghreb, venus travailler en France lors des Trente Glorieuses, sont confrontés à un terrible dilemme : partir ou rester ? Ou aller ? Ces hommes (plus rarement ces femmes) ont toujours pensé rejoindre leur famille dans leur pays d'origine. Pourtant, alors que le poids des ans fait s'affaïsser peu à peu leurs épaules, beaucoup n'arrivent pas à franchir le pas. Car il est difficile de quitter un pays auquel on s'est attaché pour en rejoindre un autre qui a sans doute beaucoup changé ; difficile de renoncer à la retraite ou à l'accompagnement sanitaire et social dont on a besoin et auquel on a droit ; difficile aussi de revenir dans son village aussi pauvre que quand on est parti. Alors, souvent ils restent. Ils passent leurs vacances là-bas, mais l'essentiel de l'année, ils la passent ici. Quand il fait beau, ils s'installent sur les bancs de l'Est parisien, foyer traditionnel d'immigration. Ils parlent jusqu'à plus soif du pays, du passé, du temps qu'il fait. Quand il fait moche, ils restent dans des foyers ou dans des hôtels miteux. Ils s'ennuient. Au fil des ans, le retour au pays devient plus improbable. Ils s'avouent parfois : « Le seul endroit où je me sens bien, c'est l'avion. »

Moncef Labidi, président de l'association Ayyem Zamen et « sociologue militant », côtoie depuis sept ans ces vieux immigrés, ces « chibanis » si discrets qu'on les oublie souvent. « J'ai constaté une vraie détresse, raconte-t-il. Ces personnes sont perdues, pour elles-mêmes et pour les leurs. Leur vieillesse n'a pas été préparée. Ils ne sont pris en charge par personne. Ils sont en situation d'errance perpétuelle. »

Pour répondre à cette détresse, Moncef Labidi a eu l'idée de créer un Café social à Belleville, « dans une de ces zones de la nostalgie où les immigrants ont leurs habitudes ». Laïque, mixte, convivial, ce café, qui ouvrira en décembre 2002, est destiné à faciliter la prise en charge des Chibanis : « Mon idée est d'accueillir les gens dans un cadre convivial et beau, de leur offrir des consommations à des tarifs adaptés à leurs maigres ressources financières et de leur laisser le temps de s'installer. De reprendre contact entre eux. De s'approivoiser. Ils demanderont alors peut-être plus facilement de l'aide, pour remplir des papiers administratifs, pour résoudre leurs problèmes de santé, de logement, d'accès aux droits sociaux. »

Une équipe de bénévoles et de professionnels (en cours de recrutement) animera ce café singulier. Un lieu d'écoute informel et confidentiel sera aménagé, pour permettre aux Chibanis de sortir de leur isolement moral et de raconter leur histoire. Des ateliers artistiques, des séances de jeux, des activités de jardinage, des sorties culturelles, des voyages seront organisés. Histoire de combattre l'ennui qui gangrène des vies à la limite de la survie.

Sylvain Marcelli - septembre 2002

source : l'interdit

III - LE propos

.....

Tout le monde sait que ces hommes ont souffert, tout le monde connaît l'exploitation industrielle dont ils ont été victimes. Tout le monde a entendu parler, de près ou de loin, de cette génération qui a dû baisser la tête pour survivre, intériorisant ainsi la honte, l'humiliation et la haine.

Maintenant qu'est ce qu'on fait avec ça ? Comment rire et s'amuser de ça par exemple ? Comment briser ce cliché ?

J'ai vu mon père joyeux, ayant des fous rires pas possibles avec ses amis. Ils se charriaient les uns les autres et tous finissaient la soirée en parlant du bled, de la famille et de tous leurs projets futurs. Ils riaient car ils étaient conscients de leur décalage et de la dureté du monde dans lequel ils vivaient. Mon père a mis quinze ans avant d'obtenir son code de la route et à cause de ça il ne pouvait pas passer le permis de conduire. C'était devenu le sujet principal de toutes les réunions et tout le monde allait de son avis pour expliquer cette malédiction. Certains même lui avaient proposé de lui ramener spécialement du bled un sorcier rien que pour lui pour le débarrasser du mauvais œil et en finir avec ce code de la route (*Je pourrais en faire un film !!*).

Mais le jour où il a enfin obtenu le permis de conduire, alors là ! Tout le monde a débarqué à la maison, mon père avait invité un groupe de musique, ma mère s'est mise à cuisiner pour tout un régiment et tous les invités ont remonté leurs manches et donné un coup de main pour que la fête soit la plus belle du moment. Et pour clôturer la soirée mon père a annoncé à tout le monde : « *Demain on prends toutes les voitures et on va à la ville acheter du savon, du shampoing et du parfum, et après on va tous se baigner au lac... Et vous me laissez passer devant...* »

Tout le monde ne connaît pas, les joies, les petits bonheurs du quotidien, les amitiés tissées au fil du temps, l'attachement viscéral à la terre d'accueil et toutes ces aventures humaines positives qui ont transformé et modelé ces hommes.

C'est dans ces paradoxes du quotidien et sans complaisance que la parole de ces « invisibles » doit surgir. Une parole audible. Sans concession, avec des corps, des visages, des voix, que nous n'avons pas l'habitude de voir, ni d'entendre.

Pour moi la nécessité de ce projet se trouve à un endroit très particulier : un endroit où je pourrais être un petit enfant assis sur les genoux d'un de ces Chibanis (*cheveux blanc en Arabe*) qui me raconte des histoires et qu'on puisse rire ensemble.

Dans cette proximité privilégiée, je veux garder ma place d'enfant assis sur ses genoux et respecter la pudeur, la fierté et la noblesse de ces ancêtres. C'est avec tout ce respect et cette délicatesse, qu'il faut brancher le détonateur et faire exploser des moments de vérité, avec toute la violence, la cruauté et la drôlerie qui vont avec.

Nasser Djemaï.

IV - Les personnages

I - Martin Lorient

Martin est le fil conducteur de l'histoire : personnage principal, il sera celui qui fera le lien entre la France, le pays d'accueil et les Chibanis. C'est à lui que le spectateur pourra s'attacher tout au long du spectacle, et c'est avec lui que l'on pourra découvrir l'univers peu connu des foyers Adoma (ex Sonacotra). En effet, dès la scène d'ouverture, dans le long monologue de Martin, la mère, à sa mort, pose un lien secret entre un nom « El Hadj » et Martin. Elle évoque aussi le père inconnu de Martin.

À lui donc de mener l'enquête et de partir à la recherche de ce père inconnu.

Jusqu'à présent, Martin a vécu sans ce père dont on ne lui a rien dit, mais c'est comme un manque en lui (tableau XIX : « *Quand j'étais petit, j'étais sûr que mon père était pas mort. Ma mère m'en parlait jamais et moi je me disais c'est parce que c'est un agent secret. Il doit se cacher pour nous protéger* »). Il veut savoir qui est ce père, surtout que sa mère le lui commande. **La mère est la passeuse**, la détentrice du secret, c'est pourquoi elle apparaît régulièrement à Martin : elle ne pourra s'éloigner définitivement que lorsque tout sera connu, enfin.

Martin commence le récit bien mal en point : abîmé par l'opération du dentiste, puis « tabassé » par trois inconnus à sa sortie du métro, il ne cesse d'avoir des malaises, ce qui justifie d'ailleurs que les Chibanis lui offrent un lit et lui permettent ainsi de pénétrer dans leur univers. Les malaises de Martin sont réels, mais on peut également se demander s'ils ne sont pas aussi l'expression de sa peur d'affronter la vérité : pourquoi ne voit-il pas aussi rapidement que le spectateur qu'El Hadj est probablement son père ? Pourquoi ne comprend-il pas les silences et les allusions discrètes des camarades de son père ? Il y a chez Martin un aveuglement qui se dévoile peu à peu, quand le personnage admet enfin la vérité : la révélation de l'identité du père apportera le soulagement tant attendu et l'acceptation d'une origine différente de ce qu'il croyait. Avec le père, lui est rendue également une famille : un frère, une sœur en Algérie... Martin n'est donc plus seul, le travail de transmission de Louise, sa mère, s'est bien effectué.



Photo : Philippe Delacroix

2 - Les Chibanis

Ils sont cinq, cinq vieux amis, âgés, ayant connu les mêmes souffrances et vivant la même vieillesse. Ce qui les unit avant tout, c'est l'amitié solide et solidaire qui se crée quand on est confronté aux mêmes difficultés. Finalement, ils sont, au même titre que Louise, **les détenteurs du secret des origines de Martin.**

El Hadj : le plus âgé, mourant et muet, présence constante et silencieuse dans la pièce, il est celui autour duquel on tourne car il faut s'occuper de lui, mais aussi parce qu'il est la figure du père.

« El Hadj » veut dire « le sage », mais le sage aujourd'hui n'a plus rien à dire et ne peut plus parler: sa parole sera relayée par les autres.

Les autres : chacun pourrait être le père de Martin ; ils l'appellent du reste très souvent « fils ». Pères sans enfants, ou avec enfants restés « là-bas » et donc peu connus, ils adoptent Martin qui incarne pour eux tous leurs enfants. Ils sont aussi les passeurs et ceux qui restent, pour Martin (tableau XXI, Driss dit : « *Tu pourras venir quand tu veux, ça te fera plaisir et à lui aussi, et à nous. Maintenant on s'est trouvé, tu peux partir en paix mon fils.* »). Ainsi naît pour Martin une nouvelle famille.

Chacun présente également une facette de la vie des Chibanis d'aujourd'hui. Driss attend de recevoir sa retraite pour rentrer un peu chez lui et voir ses deux enfants restés au pays. Sa fille va se marier et il lui ment, ne sachant comment lui expliquer ce qui le retient en France. Il affronte vaillamment l'absurdité de l'administration française, fait preuve de courage et d'humour, ce qui évidemment l'aide beaucoup. Majid aide les autres pour remplir leurs papiers, il est seul et n'attend plus rien. Shériff revient d'Algérie, il fait des affaires (tableau X : « *Comme d'habitude, je vends, j'achète, j'achète, je vends.* »). Il est ouvert, encore très actif, c'est du reste le plus jeune de tous. Majid et Hamid sont plus méfiants et un peu amers à l'égard de la France : ils incarnent la difficulté d'avoir eu à vieillir dans une société qui ne les accepte guère, et loin d'un pays qui ne les reconnaît plus.

À travers eux, se pose le problème de la filiation, très présent dans la pièce. Ainsi, El Hadj a travaillé d'arrache-pied pour offrir une maison, en Algérie, à son propre père (tableau V), maison dans laquelle son père pourrait mourir en paix et à l'abri. Martin veut s'occuper de son père mourant (tableau XXI : « *Vous avez déjà fait beaucoup pour lui. Vous avez aussi vos problèmes. C'est à moi maintenant de m'occuper de lui.* »), mais les amis de El Hadj continueront leur travail d'accompagnement et prennent le relais de la famille absente (tableau XXI : « *Avec nous il est bien, c'est confiance. Tu peux pas, tu l'emmènes avec toi. Ici, on est la famille, c'est tout.* »). On constate donc qu'à travers les vicissitudes de la vie, s'est créée une autre famille pour les Chibanis, **une famille de substitution** qui vaut bien la famille d'origine et qui les accompagnera jusqu'à leur dernier souffle.

V - Un théâtre inscrit dans une tradition

1 - La transmission par la parole

Même si El Hadj est devenu muet, car proche de la mort, sa présence silencieuse est le témoignage de l'existence de Martin. Du reste, Martin et El Hadj semblent par moment communiquer (tableau VI : « *Finally, nous sommes tous les deux un peu pareils, en enfer, tous les deux plongés les yeux ouverts dans ce gouffre, ce silence. Il ne me reste que les mots, il ne me reste que la parole pour remonter à la surface.* »).

De même, Louise transmet par la parole ce qu'elle a à dévoiler : comme dans les récits antiques, elle revient d'entre les morts pour délivrer son message et aider Martin à trouver sa vérité.

Enfin, la langue des Chibanis permet de comprendre leur double origine : ils parlent un français acquis sur le tas, essentiellement oral, mêlé d'arabe. Les phrases sont simples, accolées les unes aux autres, sans ponctuation, volontiers répétitives. Le sens naît de ces répétitions et des images qui s'en dégagent. Cette langue tient à la fois du **conte oral et de la mélopée**.

2 - Le respect de la règle des trois unités

La pièce se déroule en **un seul espace**, le foyer Adoma et autour **d'une seule action** : la quête de Martin. L'action ainsi condensée noue l'intensité dramatique de la pièce : le spectateur est d'abord tendu vers une seule chose, le dévoilement de l'identité du père de Martin.

L'espace scénique, qui représente le foyer, est découpé en deux espaces accolés : la chambre où se tient El Hadj, couché et silencieux, et la salle commune du foyer où se réunissent les Chibanis pour manger, se rencontrer, discuter ; s'ajoute un troisième espace, invisible, qui est l'endroit où Martin dort. On a donc deux (trois) lieux en un seul : les comédiens se déplacent de l'un à l'autre sans heurt et sans difficulté. **Ils vivent tous ensemble dans un seul et même lieu qui définit leur communauté**. Ainsi, le foyer apparaît comme une maison à part entière où vit une famille, composée de personnes qui ne sont pas liées par le sang, mais une famille quand même.

Le décor est sobre et simple, constitué de vieux meubles en formica verdâtre, abîmés et usés par le temps, des meubles que l'on imagine volontiers dans des lieux abandonnés et éloignés de la modernité. Débris survivants des années 60, ils sont un peu comme les Chibanis : laissés pour compte mais présents malgré tout, et encore utiles parfois.

Seule l'unité de temps n'est pas respectée : Martin reste plusieurs jours au foyer (tableau V : *Le lendemain* ; tableau X : *Quelques jours plus tard*) car il lui faudra un certain temps pour admettre la vérité et être prêt à l'écouter de la bouche de Driss. Le spectacle visite en outre **un temps éclaté** entre présent, passé et futur. En effet, les Chibanis vivent dans leurs souvenirs proches ou lointains. Et Martin est à la recherche de son passé : pour envisager son futur, il doit résoudre la question de son origine. Tous les temps sont donc convoqués à travers des récits (tableaux XI ou XVII), des souvenirs (tableaux IX ou XII), des rêves (Hamid et le rêve de la poule).

3 - Une filiation avec l'Antiquité

La pièce propose une représentation du monde des morts à travers les fantômes et la mère morte qui revient pour guider son fils vers la vérité ; les morts sont nos guides, amis des vivants, ils les aident à garder leur mémoire intacte. Ainsi, grâce au travail sur la vidéo, Martin et les Chibanis sont constamment accompagnés par des ombres qui les visitent à des moments cruciaux de leur histoire : incarnation des souvenirs des vieux Chibanis, mais aussi assistants de Martin pour le conduire doucement vers la vérité de ses origines et vers une vraie compréhension de ce qu'est cette origine.

Quand Martin parle des enfers au tableau VI, on ne peut que penser aux Enfers de la littérature de l'Antiquité : monde d'en-bas, mais que certains héros ont pu exceptionnellement visiter pour y trouver des réponses données par leurs ancêtres ou les héros littéraires : Ulysse au chant XI de *l'Odyssee* va au royaume des morts pour rencontrer le devin Tirésias et c'est sa mère qui lui dépeint la situation à Ithaque ; au chant XXIV, dernier chant de *l'Odyssee*, Ulysse retourne au royaume des morts et y rencontre les héros de la guerre de Troie. De même, au livre VI de *l'Énéide*, Virgile envoie son héros aux Enfers où il rencontre Didon, et son père Anchise qui lui révèle la fin de Troie mais aussi ce qu'est la vie des morts. Ainsi, cette présence constante des ombres qui hantent les vivants inscrit totalement la pièce dans une tradition littéraire.

Les vieux Chibanis peuvent également représenter des **rôles propres à la tragédie antique grecque**: Driss, celui qui dit le vrai, est le **Mentor** du héros ; Shériff, toujours en mouvement et en voyage entre deux pays, est le **Messager** ; Hamid, méfiant et réservé à l'égard de Martin est le **gardien des Enfers**, le Cerbère qui veille et protège un monde à part et interdit ; Majid est le **veilleur** ou la **nourrice** qui protège le héros et s'inquiète pour lui. Seul manque le chœur classique, voix du peuple et de la raison ; mais les voix conjuguées des Chibanis peuvent faire retentir en douceur ce chœur collectif qui apportera la paix au héros.

4 - Un espace clos et démultiplié

Le foyer Adoma est le lieu de l'enfermement des Chibanis : faute d'argent, d'aide familiale ou sociale, en raison de leur solitude, ils ne peuvent échapper à cet espace minuscule et délabré, le délabrement étant représenté par les vieux meubles en formica. Martin y est également enfermé par les malaises, et par la nécessité de sa quête : il sait que c'est dans cet espace fermé qu'il trouvera ses réponses.

Pourtant, la mise en scène ouvre totalement cet espace : le travail sur la vidéo et le son, qui permettra les interventions des ombres, invite le spectateur à imaginer un univers extérieur, qui sera convocation à la fois du présent et du passé.

De même les récits des Chibanis évoquent un autre monde, celui qu'ils ont connu autrefois, mais aussi celui qu'ils connaissent aujourd'hui. Le foyer étriqué et fermé s'ouvre alors à un autre pays, l'Algérie : Shériff qui en revient (tableau X), Driss qui veut y retourner le temps du mariage de sa fille (tableau VII), qui parle de ses retours réguliers au pays et de sa femme qui ne l'attend plus (tableau XI), Driss encore qui évoque au tableau V le père de El Hadj, resté et mort au pays. Ainsi le foyer devient le pont entre deux pays et entre deux mondes.

L'espace théâtral découpé en trois lieux, la chambre d'El Hadj, la salle commune, et l'endroit où Martin dort ou se repose, illustre cette démultiplication d'un espace unique.

La parole permet également cette démultiplication de l'espace : elle est vecteur de l'ouverture sur les autres et à soi de Martin, elle est médiatrice des récits des Chibanis, elle ouvre l'espace théâtral pour le spectateur. Dès lors, le foyer Adoma, métaphore de l'enfermement devient au contraire un lieu d'ouverture aux autres.

5 - Le thème de l'exil

Nasser Djemaï dit régulièrement dans ses interviews avoir voulu rendre hommage à ces hommes partis de chez eux dans l'espoir de trouver ailleurs une vie meilleure, un hommage à son père en particulier qui a tenté cette même aventure. Il s'est concentré dans sa pièce sur des hommes restés seuls, soit parce qu'ils n'ont pas eu d'enfants, soit parce que leur famille est restée au pays et n'a pas pu profiter de la politique dite de « regroupement familial » mise en place par la France dans les années 70-80.

De cette situation particulière naît un sentiment de solitude et de « **n'être chez soi nulle part** » poignant. Ainsi dans le tableau IX, Majid nous apparaît très seul ; dans le tableau XI, Driss dresse un bilan bien triste de ses retours réguliers dans sa famille algérienne : il est heureux de les revoir et en même temps, il se rend compte que l'éloignement le sépare peu à peu définitivement de cette famille. Dans le tableau XV, Driss, Shériff et Hamid se dépeignent comme étrangers à l'Algérie, ce pays qui est pourtant le leur. Ils ne sont donc chez eux nulle part puisque même en France, ils n'ont guère la possibilité de vivre correctement : « *Tu sais pourquoi on reste tous ici ! Si je rentre au pays, je perds ma retraite, et comment je fais pour vivre avec rien moi ?... Là-bas ils respectent les vieux... Ils les mettent pas tous dans une maison pour les vieux, en attendant qu'ils crèvent.* » (Hamid).

Le pays d'origine apparaît comme un Eldorado où se trouve nécessairement leur bonheur, incarné par la famille, et le pays de la désillusion : on les prend pour des « millionnaires » parce que les gens là-bas sont si pauvres. Et ils ne sont pas des millionnaires, ni Charles Bronson, comme se rêve Driss (tableau IV). Ils n'ont donc pas leur place non plus en Algérie. Grâce à leur humour, ces hommes rendent parfaitement compte de l'absurdité de leur situation et de la souffrance que cela engendre.

VI - Repères bibliographiques

Pièces de Nasser Djemaï, publiées chez Actes Sud :

Une étoile pour Noël : ou l'ignominie de la bonté.

Les vipères se parfument au jasmin.

Invisibles.

Documentaires sur l'immigration en France :

Mémoires d'Immigrés, Yamina Benguigui.

Musulmans de France, Karan Miské, Emmanuel Blanchard, Mohamed Joseph.

Essais historiques :

Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954), Benjamin Stora

La gangrène et l'oubli : La mémoire de la guerre d'Algérie, Benjamin Stora

Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France (1902 – 1992), Benjamin Stora

Œuvres romanesques :

Elise ou la vraie vie, Claire Etcherelli.

Le gone du Chaâba, Béni ou le paradis privé, Azouz Begag.

Les raisins de la galère, Tahar Ben Jelloun.

Les boucs, Driss Chraïbi.

Films :

Vivre au paradis, Bourlem Guerdjou (1997)

Le Monde

Jeudi 10 novembre 2011

« Attaquons-nous aux sujets de société »

ENTRETIEN | Nasser Djemaï est auteur et metteur en scène. Sa nouvelle création donne voix aux travailleurs immigrés

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLARISSE FABRE

Nasser Djemaï, 40 ans, né en France, puise la matière de son théâtre dans ses origines algériennes. Sur le plateau, cet auteur, acteur et metteur en scène passe à la moulinette les clichés de l'immigration et transfigure son père, ancien maçon arrivé en France en 1969. Sa performance de comédien dans sa première pièce, *Une étoile pour Noël* (2007), avait été saluée par la critique. Sa prochaine création, *Invisibles*, sera dévoilée le 22 novembre à la MC2 de Grenoble. Nasser Djemaï raconte comment son « voyage à travers les codes sociaux » l'a conduit au théâtre.

L'immigration, le déracinement, le fossé social sont au cœur de votre travail. Est-ce un écho à votre parcours ?

Quand j'étais enfant, mon père me disait toujours : « Faut pas que tu me ressembles », ou encore « Si tu rates l'école, tu auras la pelle et la pioche ». J'ai grandi dans les montagnes grenobloises et, avec mes frères et sœurs, on était les seuls enfants d'origine arabe du village. L'environnement était catho bourgeois, et c'est à l'aumônerie que j'ai découvert le théâtre. Très vite, j'ai mesuré le fossé qui existait entre ma famille et mes amis qui m'avaient « adopté ». En classe de 5^e, la grand-mère de l'un d'eux m'a dit : « Nasser, ton prénom ce n'est pas possible ». En petit comité, elle m'appelait Noël... J'avais comme une double vie. Un voyage à travers les codes sociaux, voilà ce que j'ai vécu ! Mon premier spectacle, *Une étoile pour Noël*, met en scène ce tiraillement à travers le personnage que j'interprétais, Nebdi : un jeune homme qui dit oui à tout ce qu'on lui dit, et sur lequel les autres projettent leurs désirs.

que continuellement interchangeables. J'en connais quelques-uns grâce à mon père, je discute beaucoup avec eux et surtout on se marre ! Le fossé est tellement grand entre leur univers et le mien que le théâtre est là : en effet, pour leur parler, je dois trouver des nouveaux mots, ou même me mettre en scène.

Le spectacle est centré sur les travailleurs immigrés qui n'ont pas fait venir leur famille et subissent un double traumatisme. D'abord, ils se sont arrachés à leur terre natale pour fuir la misère, mais ils en ont trouvé une autre, plus froide, en France. Ensuite, ils ont vécu sans leur femme et leurs enfants, et se retrouvent aujourd'hui à la retraite, terrassés par le travail, aussi pauvres qu'en arrivant et terriblement seuls. Au point qu'ils se parlent à eux-mêmes ou à des fantômes. L'écriture m'a pris plus d'un an. J'ai mené une enquête dans des cafés, des mosquées, des associations. Mais cette pièce n'a rien d'un documentaire, j'ai d'ailleurs fait appel à des comédiens professionnels. *Invisibles* est une descente aux enfers, un univers entre la vie et la mort, une histoire de pères absents, mais où l'on rit beaucoup.

Pour mettre en scène ces tiraillements, vous avez inventé « la langue de la débrouillardise ». De quoi s'agit-il ?

La langue de la débrouillardise, je l'ai d'abord entendue dans la bouche de mon père, quand il se démenait avec les administrations. C'est un mélange, un tissage, de français et d'arabe. C'est beau au théâtre, ça l'est moins quand vous êtes pour de vrai aux allocations familiales... Dans *Invisibles*, c'est différent : les comédiens parlent tantôt français, tantôt arabe. L'oreille du spectateur est obligée de s'adapter à une autre fréquence. La langue arabe vient soudain donner une autre énergie.

Vous n'avez jamais monté de pièces de répertoire, comme s'il y avait urgence à écrire sur le monde contemporain...

Le monde qui m'entoure est tellement riche, absurde et injuste... J'ai un réel besoin d'affirmer une langue et un point de vue. Cette envie d'écriture grandit en moi, je veux raconter des choses avec mes mots. Quant aux pièces de répertoire, leur mise en scène me met parfois en colère. Ça m'énerve qu'on utilise *Les Fourberies de Scapin* pour évoquer la lutte des classes. Ou qu'on adapte *Andromaque* pour parler des femmes algériennes. Je suis désolé, j'entends l'histoire d'Andromaque... Attaquons-nous aux sujets de société de manière frontale !

Les dangers sont immenses, certes : le risque est de tomber dans la revendication, ou de manquer de distance. C'est périlleux, mais c'est pour cela que ça m'intéresse. Je ne suis qu'un Français qui raconte l'histoire de son pays. Je veux apporter un regard qu'on n'attend pas.

Justement, prenons un cas concret : les travailleurs immigrés sont la matière de votre prochaine création, « Invisibles ». Comment renouveler le genre, éviter les stéréotypes ?

C'est un projet que j'ai en tête depuis dix ans : ces hommes ont passé leur vie à construire des routes et des HLM. Dans l'inconscient collectif, ils sont immortels parce

Vos pièces attirent-elles un autre public ?

J'écris beaucoup pour des gens qui ne viennent jamais au théâtre. Mais je ne peux pas affirmer que mon public est différent. J'ai toujours en tête cette phrase de Jean-Marie Le Clézio, qui dit en substance : j'écris pour des gens dont la table est vide, mais ce sont des gens dont la table est pleine qui me lisent. ■

QUELQUES DÉBATS

VENDREDI 11 NOVEMBRE

« SOMMES-NOUS REPRÉSENTÉS ? » avec Loïc Blondiaux (politiste), Rémi Lefebvre (politiste), Florence Faucher-King (politiste).

SAMEDI 12 NOVEMBRE

« COMMENT DONNER VOIX À LA SOCIÉTÉ ? » avec Cyril Lemieux (sociologue), François Miquet-Marty (ViaVoice), Kerim Bouzouita (blogueur).

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

« QUELLE PLACE POUR LA CULTURE DANS LA VIE SOCIALE ? » avec Nasser Djemaï (metteur en scène), Nicolas Bouchaud (comédien), Nicolas Texier (Cinémathèque de Grenoble).

2 - Biographies détaillées des comédiens

A - Kader Kada

FORMATION

1990 : Perfectionnement de l'acteur - Stage « Carte blanche » rue Nationale / sous la direction de M. Dadoun

1988 : Maîtrise de Théâtre / Sorbonne Nouvelle Paris III

1977 : Ateliers Théâtre ASTRUC / Paris VIII (Vincennes)

1975 : Stage GROTOWSKI / «Saintes Maritimes»

1970-74 : Diplômé de l'INADC / (Algérie) Quatre années de formation supérieure d'art dramatique

THÉÂTRE

2009/2010 : *La vie devant soi* de Romain Gary, mise en scène de Didier Long

2003 : *La guerre de 2000 ans* de Kateb Yacine, mise en scène de Med Hondo

1996-99 : *Algérie en éclats*, mise en scène d'H. Darche

1995 : *Le Vent, le Vin, la Vie*, mise en scène d'A. Mnouchkine

1992 : *L'Arbre du désert*, mise en scène d'H. Beriouni

1991 : *Sindbad le marin*, mise en scène d'Y. Hamid

1990 : *Lola*, de et mise en scène d'Y. Hamid

1989 : *Il faut passer par les nuages* de F. Billetdoux, mise en scène de L. Pintille

1987 : *Intérieur Jour*, mise en scène de M. Belay

1986 : *Octobre la rupture*, Théâtre Ouvert

1981 : *Le Meddah, le Sultan et les ombres*, par le Théâtre de l'Échelle.

...

CINEMA

2008 : *Zhar* de Fatma-Zahra Zamoum

2005 : *Les célibataires* de Jean Michel Verner

1992 : *L'honneur de la tribu* de M. Zemmouri

1990 : *Ivan et les hommes* de M. Serrula

1989 : *Conte hors sillon* de F. Fawzi

1988 : *La Bohème* de L. Comencini

1987 : *Soigne ta droite* de J.L. Godard

1982 : *Prend 10 000 balles et casse-toi* de M. Zemmouri

1980 : *L'entourloupe* de G. Pires

...

TELEVISION

2006 : *Belleville-Tours*, France 2

1998 : *Un dénommé Lecoœur*, France 2

B - Azzedine Bouayad

Co-fondateur et directeur artistique du Théâtre de la Danse Martine Harmel (TDMH).

FORMATION

2002 : Certificat de réalisation audiovisuelle EICAR

2000-1972 : Membre du Théâtre des Cinquante (direction Andréas Voutzinas)

1972-1969 : Ecole Charles Dullin, Palais de Chaillot Paris

1971-1967 : Etudes de lettres et études théâtrales, Université de Censier

THEATRE

Mises en scène

2004-1992 : Lectures et mises en espace de pièces contemporaines

au « Théâtre de la danse Martine Harmel »

1992 : *Home* de David Storey, TDMH

1989 : *En forêt*, TDHM

1986 : *Germination*, TDHM

1984 : *Solo*, TDHM

1983 : *Itinéraires*, TDHM

1982 : *Banc Public*, Gribouillages, TDHM

...

Comédien

1989 : *L'Alsace sans culotte*, mise en scène de Gian Gianotti

1988 : *Vêtir ceux qui sont nus* de Pirandello, mise en scène de René Loyal

Orient Hôtel de Manuel Touraille, mise en scène de Claudia Stavisky

1982 : *Caligula* d'Albert Camus, mise en scène de Pierre Fabrice

1975 : *Je ne fais que rêver. Je suis le rêve*, de et avec E. Huppert, mise en scène de J. Darcangelo

....

CINEMA/TELEVISION

2003 : *Les fibres de l'âme*, de Hakim Belabbes (cinéma)

2001 : *Mona Saber*, d'Abdelaï Laraki (cinéma)

2000 : *Leïla, la pure*, de Gabriel Axel (cinéma)

1995 : *Robert Houdin, une vie de magicien*, de Jean-Luc Muller

Mehdi et ses fées de Omar Ladgham (cinéma)

1991 : *Histoire de Jacob*, radiodiffusion

1990 : *Les Nuits obscures*, de D.Martial (cinéma)

1987 : *Sortie de Bain*, de Jean-Pierre Ronsin (cinéma)

1986 : *La Vallée des espoirs*, de Jean-Pierre Marchand (téléfilm)

1985 : *Le Baiser perché*, de Patrick Lambert (cinéma)

1984 : *L'Amour braque*, de Andrej Zulawski (cinéma)

1983 : *Le chien écrasé*, de Daniel Duval (téléfilm)

1982 : *Logement pour une femme seule*, de Jean-François Delassus (téléfilm)

...

C - David Arribe

FORMATION

ENSATT (1995-1997)

Professeurs: Alain Knapp / Andrzej Seweryn

Productions 3ème année : Alain Ollivier/ François Rancillac

Productions élèves : Natacha Diet/ Laurent Maurel

THEATRE

2010 : *Les Reliquats*, Création de La Valise Compagnie, mise en scène de Natacha Diet

2009 – 2010 : *U.N.I.F.O.N*, Création de La Valise Compagnie, mise en scène de Fabien Bondil

2009 : *Les Culs* de Plomb d'Hugo Paviot, mise en scène de Hugo Paviot et Marie Pagès

Le songe de l'oncle de Dostoïevski, mise en scène de Stanislas Grassian

2008 : *Les Passagers*, Création de La Valise Compagnie, mise en scène de Natacha Diet

H/B de Marion Mirbeau d'après les écrits d'Hector Berlioz, mise en scène de Marion Mirbeau

2007 à 2009 : *Les sifflets* de Monsieur Babouch de J.Pierre Milovanoff, mise en scène de Nicolas Ducron

2006 à 2008 : *L'assassin sans scrupules...* de Henning Mankell, mise en scène d'Alain Batis

2006 à 2010 : *Le Joueur de Goldoni*, mise en scène de Pierre Lambert

2006 - 2007 : *Arlequin, poli par l'Amour* de Marivaux, mise en scène de Jehanne Carillon

2004 – 2005 : *L'émission de télévision* de Michel Vinaver, mise en scène de René Loyon

Le jeu de l'amour et du hasard de Marivaux, mise en scène de J.Vincent Brisa

2002 – 2003 : *Le chien du jardinier* de Lope de Vega, mise en scène de Hervé Petit

Le livre blanc de Jean Cocteau, mise en scène de Rubiah Matignon

2001 : *Loin d'eux* de Laurent Mauvignier, mise en scène de Fabian Chappuis

2000 : *Roméo et Juliette* de Shakespeare, mise en scène de François Roy

L'Etourdi de Molière, mise en scène de J.Vincent Brisa

1999 – 2000 : *L'Odyssée* de Homère, mise en scène de David Négroni

1998 : *Est-ce que tu m'aimes?* de R.David Laing, mise en scène de Redjep Mitrovitsa

CINEMA

2009 : *L'Esclave* de Magellan de Thomas Wallon (24mn)

2005 : *Silence* (inspiré de la BD de D.Comès) de Jérôme Bernard (17mn)

2002 : *Les Egarés* d'André Téchiné

1998 : *Rupture* de René Féret (Talent ADAMI Cannes 98)

ECRITURE

Boursier BEAUMARCHEIS pour sa première pièce *TODAS A UNA*.

Il est lauréat du 1er concours Théâtre du 21ème Siècle / Nouvelles Ecritures, organisé par La Scène Watteau (Nogent-sur-Marne), le Théâtre des Quartiers d'Ivry, et le Théâtre de Cachan

pour sa seconde pièce *AMAYA PRENOM : CARMEN*, créée à la Scène Watteau, reprise au Théâtre du Lucernaire en 2002, puis jouée à San Juan (Porto Rico) et à Santander (Espagne).

D - Mostefa Stiti

THEATRE

L' Avare, de Molière, mise en scène de D. Dancourt
Les fourberies de Scapin, de Molière, mise en scène de D. Houdart
Le Barbier de Seville, de Beaumarchais, mise en scène de D. Houdart
Bellora, mise en scène d'A. Tartas
Richard III, de Shakespeare, mise en scène d'A.L. Perinetti
Têtes rondes têtes pointues, de Brecht, mise en scène de B. Sobel
La grande main de Faragaladoum, mise en scène de R. Gerbal
Sarcelles sur mer, mise en scène de P. Bisson
Pour qui sonne le glas, mise en scène de R. Hossein
La maison des otages, mise en scène de R. Hossein
Spectacle Cami, mise en scène de J.P. Cisife
Tartuffe, de Molière, mise en scène de M. Mamouz
Le Cercle de craie caucasien, mise en scène de M. Kateb
Areu = MC 2, mise en scène de G. Hernandez
Les Paravents, mise en scène de P. Chereau
Court Circuit, mise en scène de S. Meldegg

CINEMA

Putain d'histoire d'amour, de G. Behat
Les folles années du twist, de M. Zemouri
Prends 10.000 balles et casse toi, de M.Zemouri
Le solitaire, de J. Deray
De Hollywood à Tamanrasset, de M. Zemouri
La passerelle, de J.C. Sussfeld
Mon homme, de B. Blier
Les soeurs soleil, de J. Szwarc
Tourbillon, de P. Yameogo
Un ange, de M. Courtois
Mabrouk Moussa (court métrage), de J.P. Gaud
Sarah et Djemila (court métrage), de A. Burger
Féroce, de Gilles de Maistre
Mariage mixte, d'Alexandre Arcady
Tu peux garder un secret ? d'Alexandre Arcady
From Paris with Love, de Pierre Morel
Halal police d'État, d' Éric et Ramzy
(....)

TELEVISION

Les petits enfants du siècle, de M. Favart
Têtes rondes têtes pointues, de B. Rothsein
Mourir pour Copernic, de B. Rothsein
Les secrets de la Mer Rouge, de P. Lary
Les salauds vont en enfer, de A. Isker
Desire Lafarge, de J.P. Gallo

€ - Lounès Tazaïrt

THEATRE

Le chaperon Uf, mise en scène de Patrick Pineau
Fille de ..., mise en scène de Régis Santon
Les trois soeurs, mise en scène de Patrick Pineau
On est tous mortels un jour ou l'autre, mise en scène de P. Pineau
Allers-retours, mise en scène d'Ahmed Khoudi
Les spasmofolies d'Omar, One Man Show
Sarcelles-sur-Mer, mise en scène de Stéphane Olivié-Bisson
L'Algérie en éclat, mise en scène d'Hélène Darche
La cuisine, mise en scène de Jean Maisonnaive
Kader Boulaouane..., mise en scène d'Akli Tadjer
Ulysse Ben Miloud, mise en scène de Laurent Bénichou
Habib Birthday, One Man Show
Le désarroi du délégué, Rencontres
Ahmed Bouffetout, mise en scène de Gabriel Garran
Les salades à Malek, One Man Show
Le fils du dessert, One Man Show
Cami, mise en scène de Philippe Adrien
Le Maghreb de Canard, mise en scène de Salah Teskouk
Les corps électriques, mise en scène de Christian Peythieu
Jour de lessive, mise en scène de Christian Peythieu
Fantasio, mise en scène de Bernard Mongourdin
Lucelle, mise en scène de Pierre Constant
Tueur sans gage, mise en scène de Guy Rétoré
Le marathon, mise en scène de Claude Confortès

CINÉMA

L'assaut, de Julien Leclercq
Ennemi intime, de Florent-Emilio Siri
Zaïna, cavalière de l'Atlas, de Bourlem Guerdjou
Le secret de Fatima, de Karim Bensalah
L'été de Noura, de Pascal tseeaud
Viva Laldjerie, de Nadir Mokneche
Le Gône du Chaâba, de Christophe Ruggia
Hexagone, de Malik Chibane
La valse des pigeons, de Michael Perrota
La tirelire, d'après Didier Daeninckx, de Lounès Tazaïrt
Le vol du Sphynx, de Laurent Ferrier
Fort Saganne, de Alain Corneau

F - Angelo Aybar

CINÉMA / TELEVISION

- 2011 : *Interpol* / épisode *Les larmes du jaguar* de Nicolas Herdt
2010 : *Mafiosa* Saison 3 pour Canal Plus / *A bout portant* de Fred Cavaye
2008 : *L'instinct de mort - Mesrine* de Jean-François Richet et Claude Gueux d' Olivier Schatzky
Paris 16 de Vincent Sacripanti
Un oiseau dans la bouche de Fabrice Bracq
2007 : *Un flic* de Frederique Tellier
8th Wonderland de Jean Mach et Nicolas Alberny
2004 : *Cartier V. I. P.* de Laurent Firode
2003 : *Frank Riva* City Production
Labyrinthe de Pierre Courège
Nous n'irons plus au bois de M. Sibra
2002 : *Quatre hommes sous influence* De J. Noël
L'élève d' O. Schatzky
1998 : *Passionnément* de B. Nuytten
1999 : *Les enfants des photos* de Martine Dugowson

THEATRE

Mise en scène

- 2008 : *Shakespeare, crime et pouvoir* de Shakespeare
2004 : *Une Prière de trop* de G. Astalos
1996 : *Annabelle et Zina* de C. Ruiller et *Une Prière de trop* de G. Astalos
1994 : *Electre* de Sophocle
1990 : *Becquerêves 89* d' A. Genovese
1989 : *La demande en mariage* et *Les méfaits du tabac* d' A. Tchekhov
Du sang sur le cou du chat de R.W. Fassbinder
Caligula d' A. Camus
1988 : *L'ange de l'information* d' A. Moravia
1987 : *La voix humaine* de Jean Cocteau
1986 : *Huis clos* de J.P. Sartre et *Les chaises* d' E. Ionesco
1984 : *L'ours, Le chant du cygne* d' A. Tchekhov

Comédien

- Shakespeare, crime et pouvoir* de Shakespeare
Caligula d' A. Camus
Huis-clos de J.P. Sartre
Othello de Shakespeare
Les chaises d' E. Ionesco
L'ours et le chant du cygne d' A. Tchekhov
Missaouir, la ville de J. Probst

3 - Exposition

<La Résidence> photographies de Valérie Gaillard

<du 22 Nov au 21 décembre 2011>

«La Résidence»

photographies de Valérie Gaillard

Valérie Gaillard a photographié la Résidence Beauvert de Grenoble avant sa destruction et sa reconstruction en 2010. Une approche toute en subtilité donne des images sobres et touchantes sur la vie des hommes, travailleurs immigrés pour la plupart aujourd'hui retraités, qui ont résidé de nombreuses années dans ce foyer. S'attachant à montrer les objets de leur quotidien, les espaces intimes et collectifs, Valérie Gaillard a fixé les traces fragiles de l'existence des résidents. Les portraits réalisés dans une juste distance témoignent de la dignité de ces hommes. De ses images prises en lumière du jour émane une atmosphère mélancolique qui reste longtemps dans notre regard.

Valérie Gaillard vit et travaille dans la région. Photographe professionnelle depuis 1996, elle réalise des reportages dans le cadre de travaux de commande et anime des ateliers de pratiques artistiques. Elle développe parallèlement un travail personnel sur des univers qui l'inspirent, qu'elle expose régulièrement.

Une exposition, deux lieux :

à la MC2

<du 22 novembre au 21 décembre> MC2: hall du Petit Théâtre
(aux horaires de la billetterie)

Vernissage <mardi 22 novembre à 19h>

à l'Artothèque municipale de Grenoble

<du 15 novembre au 31 décembre> Bibliothèque Kateb Yacine - centre commercial Grand'Place

Vernissage <le 25 novembre à 18h30>

Photo : Valérie Gaillard



4 - Programme de la Table ronde

Qui sont ces invisibles ?

<le samedi 26 novembre 2011 de 14h à 18h30>

<PROGRAMME>

Modérateur : Claude Jacquier

<14h> «*Étranges étrangers*» (Jacques Prévert), introduction de la table-ronde par Claude Jacquier.

<14h15-15h15> Diffusion du film documentaire *Mémoires d'immigrés - les pères (1997)*, de Yamina Benguigui.

Ils sont arrivés dans les années cinquante, sans famille, sans épouse. Regroupés par communautés villageoises, ils travaillent sans relâche en chantier, en usine.

Faute de structures d'accueil, ils ont vécu dans des baraquements. Ce sont des hommes seuls, dociles, mobiles et rentables...

La réalisatrice Yamina Benguigui a enquêté pendant trois ans pour réaliser ce documentaire, dans lequel alternent des images d'archives et des images personnelles et contemporaines.

C'est cet aller-retour permanent entre passé et présent qui permet au spectateur de retracer l'itinéraire oublié des acteurs de l'immigration.

<15h15-16h15> Présentation du spectacle «*Invisibles*» par Nasser Djemaï.

<16h30-17h> *Mémoires et représentations scénarisées : l'historien et les mises en récit de l'immigration*, par Anne-Marie Granet-Abisset.

<17h-17h30> *Les chibanis et leur famille : entre isolement et bricolage relationnel*, par Jacques Barou.

<17h30-18h30> Être migrant à la retraite en France aujourd'hui : constat et problématique, le témoignage de professionnels sur le terrain, par Patricia Abd-El-Kader, Jean-Louis Baldos et Djillali Khedim, avec la participation de Anne-Marie Granet-Abisset et de Jacques Barou.

Les différentes interventions seront ponctuées d'échanges avec la salle.

<INTERVENANTS>

<Patricia Abd-El-Kader> Présidente de l'association Pays'âges - La maison des sages.

L'association Pays'âges est un lieu d'accueil qui s'adresse particulièrement aux immigrés vieillissants, femmes et hommes de toutes origines.

<Jean-Louis Baldos> Directeur territorial Isère-Drôme / Adoma.

Adoma, ex-Sonacotra (Société Nationale de Construction pour les Travailleurs Algériens) propose des solutions adaptées en matière de logement social et d'hébergement.

<Jacques Barou> Sociologue, anthropologue, directeur de recherches au CNRS, enseignant à l'IEP de Grenoble.

<Anne-Marie Granet-Abisset> Professeur d'histoire contemporaine à l'Université Pierre Mendès France de Grenoble, directrice déléguée du LARHRA-UMR CNRS 5190 (laboratoire de recherches historiques en Rhône-Alpes).

<Claude Jacquier> Directeur de recherche au CNRS, laboratoire Triangle École Normale Supérieure de Lyon, président directeur général de l'ODTI (Observatoire des Discriminations et des Territoires Interculturels).

<Djillali Khedim> Bénévole au sein du conseil d'administration de l'association A.S.A.L.I (Association de Solidarité des Algériens de L'Isère).

L'A.S.A.L.I. a pour mission de proposer à la communauté algérienne une assurance décès dont la cotisation annuelle est d'un montant modique grâce à des conventions « contrat groupe ». Depuis octobre 2009, l'A.S.A.L.I. s'attache à développer l'apprentissage de la langue arabe dialectal, et la découverte des cultures maghrébines.